



MOBILE

FACILE

Papillon ou chrysalide, la caravane Markies, quand elle se pose, déploie les soufflets de ses flancs pour tripler de volume.

Prendre la route, bouger pour se bouger... Ces rêves d'adolescents ont contaminé les modes de vie contemporains, au point que tout est frappé du désir de mobilité et de voyage : les êtres et les choses, les meubles et les maisons. Le nomadisme est devenu valeur, modèle, emblème. État des lieux de ce mouvement de fond qui fait aussi avancer l'habitat.

DOSSIER RÉALISÉ PAR JEAN-PAUL ROBERT, AVEC MAUD BURUS, ISABELLE FORESTIER, MARIE LORRAIN, MAYA LEBAS.

En un demi-siècle, les distances ont été, sinon abolies, à tout le moins contractées. La voiture a rapproché les territoires. L'avion a rétréci la planète, cependant que les trains à grande vitesse signent la disparition des frontières entre lieux. Dans ce mirage de science-fiction, ce qui était loin se révèle proche, ce qui est proche se trouve plus lointain. Le temps a basculé avec ces changements de perception de l'espace. À son image, il s'est

contracté par endroits et distendu ailleurs. L'instant a remplacé la durée, la rendant incompréhensible, ou insupportable. La fixité est devenue une condamnation, et la permanence, une aberration. Où être ? Ailleurs ! Non plus ici, dans ce temps, mais partout, n'importe quand, tout de suite et de préférence pour pas longtemps. Dans ce monde paradoxal, dont la consistance a changé, l'instantané s'est emparé de la vie, la versatilité ➔

Comment ne pas perdre en confort



L'auvent transparent abrite un salon panoramique, une fois les sièges rabattus. Repliés, ceux-ci s'encastrent entre les parois de la caravane qui abrite cuisine et commodités.

PHOTOS ROOS ALDERSHOFF

⇒ s'est substituée à la constance. À mesure que s'y estompent les différences, parce qu'elles se rapprochent jusqu'à se fondre, d'autres se creusent jusqu'à devenir des gouffres. Les sociétés sont en mouvement, mais un mouvement brownien, épars, désordonné, cellulaire, épuisant. Chacun en soi, chacun pour soi, plus isolé et plus branché que jamais. Des tribus se dessinent, qui prétendent n'être tributaires d'aucune autre, pour s'in-

venter un présent changeant, mobile, instable. Les horizons s'élargissent en même temps que les anciennes socialités se distendent, parfois jusqu'à se casser. Mais d'autres s'esquissent et s'inventent, moins matérielles et plus virtuelles. Renouant avec le nomadisme, ces tribus proposent de nouvelles utopies, au sens littéral. L'utopie est nulle part, c'est-à-dire partout. Pour la découvrir, il faut aujourd'hui l'emporter avec soi ou l'ame-

ce que l'on gagne à voyager ?

La caravane papillon d'Eduard Böhlingk

Chacun des projets de cet architecte témoigne d'une approche toute personnelle de l'architecture. L'important pour ce Néerlandais est de se confronter au présent. Aucune de ses constructions n'est tournée vers le passé ou sa réactualisation, ni même vers le futur. Elles sont avant tout le reflet d'une époque et de ses modes de vie. Et c'est donc tout naturellement qu'il se penche sur la mobilité. Luttant contre le phénomène de surconsommation, il cherche à atteindre le maximum de performances en utilisant un « minimum de ressources ». Autre exigence : « Se consacrer au sur-mesure qui se doit de répondre, obligatoirement, à une fonction ». C'est en respectant ces règles qu'Eduard Böhlingk et son associé René Van Den Heuvel dessinent en

1984 le « Markies », une maison mobile utilisée depuis par son créateur pour ses vacances à Almere. Présentée, en 1995, lors d'un concours sur le thème du logement temporaire, elle a suscité de nombreuses commandes de particuliers, mais elle n'est pas encore en production. L'origine du nom ? En néerlandais, « Markies » signifie « auvent », mais c'est aussi un clin d'œil au terme « marquis », ce mobil-home des temps modernes répondant aux exigences d'un aristocrate du luxe et du confort. Récompensé par le Public Dutch Design 1996, le « Markies » mesure 2 x 4,5 mètres sur la route. Arrivé à destination, sa surface se multiplie par trois en quelques secondes. Les deux enveloppes latérales, rabattables grâce à un système

électronique, sont automatiquement recouvertes par les auvents que l'on peut ajuster à la hauteur désirée. Le nouvel espace est divisé en trois parties : au centre, une zone de services avec cuisine, salle à manger et toilettes ; sur l'un des côtés, le séjour avec une toiture transparente qui, escamotée, se transforme en terrasse ; sur le côté opposé, la chambre, recouverte d'une toile opaque et divisible en petites unités. Modulable, l'intérieur est équipé d'étagères intégrées, de bancs, de quatre lits, d'un réfrigérateur, d'une table de cuisson, d'une douche et de toilettes.

Marie Lorrain et Maud Burrus
Eduard Böhlingk, Postbus 80,
3155 ZH Maasland, Nederland,
(tél. : 010 - 591 4807).
www.bohtlingk.nl.

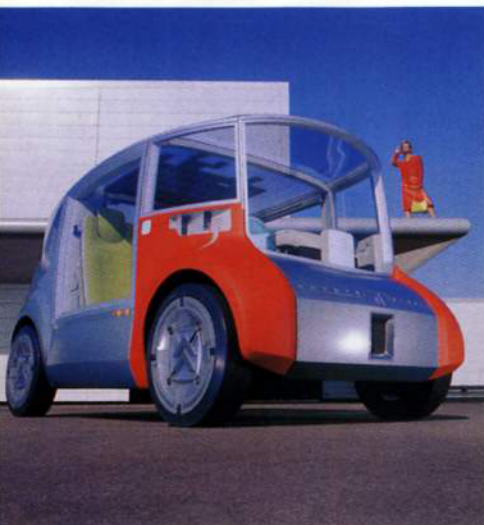


Le principe du soufflet de toiture logeant le lit avait été breveté au concours Lépine dans les années cinquante. Il est ici appliqué aux parois latérales. Les auvents s'ouvrent à volonté et modulent les ouvertures des pièces.

ner à soi. En effet, deux façons de bouger se développent simultanément. La première, bien connue, consiste à voyager, à prendre ses affaires sur le dos, dans sa maison mobile ou dans son sac, et à partir. Loin, de préférence, pour retrouver le temps étiré du loisir et de la vacance. Celle-ci mène aux chemins traversiers, aux espaces vierges, à l'isolement régénérateur. Il s'agit de se retrouver en s'égarant, de fuir pour trouver l'authenticité

perdue, le temps qui dure et s'étire, les distances qui se parcourent et se mesurent. À ce rêve de chrysalide répond la caravane papillon d'Eduard Böhlingk, (ci-dessus) qui promet la quiétude et la contemplation, une fois le déplacement accompli et l'étape trouvée. Avec ses maisons à la mobilité improbable sur lesquelles se greffent des capsules désirantes plutôt que délirantes, son compatriote, le Néerlandais Joep ⇒

Une autre manière de se mouvoir : rester câblé, connecté



L'Osmose de Citroën

Si l'on n'a jamais tant parlé de mobilité urbaine, c'est que jamais les villes n'ont été aussi proches de la thrombose. Le spectre de l'embouteillage permanent, tel qu'il existe par exemple à Bangkok, mobilise d'extraordinaires moyens de surveillance, d'informations et d'interventions, déployés quotidiennement pour l'écarter. Cette alerte générale et constante est tellement banale que nul n'y prête plus attention, sauf à ronger son frein dans son véhicule. Les fabricants de voitures continuent de produire à la chaîne de futures prisons sur roues, qu'ils vendent

à grand renfort de réclames invoquant le contraire exact de la réalité et de ses principes : espaces grandioses et déserts, sécurité totale, désirs assouvis. Depuis quelques années, leur gamme s'est enrichie d'Espace et autres Évasion (aux substantifs révélateurs), qui tentent de rendre la cellule plus confortable, sachant que le séjour risque d'y durer. Cependant les bureaux de conception des constructeurs s'inspirent des travaux de cellules de prospective qui tentent d'imaginer de nouveaux moyens de déplacement. Il faut bien imaginer des lendemains au jour de la pollution

majeure ou du blocage définitif... L'Osmose, étudié par Citroën, représente un modèle intermédiaire sur cette voie. Il peut être utilisé comme un véhicule familial, sur le mode traditionnel, ou comme moyen de transport collectif, proposé pour de courts trajets urbains, selon la pratique du covoiturage. L'abondance de technologie embarquée - WAP, GPS... - est censée permettre ce partage, qui se finalisera par une hygiénique poignée de main virtuelle entre conducteur et passagers. JPR
Sur Internet : www.citroen.com/fr/futuractuel/concept/osmose/main.html

1964. La Walking City d'Archigram

Archigram fut au départ une revue underground, fondée en 1961 par une bande de jeunes architectes britanniques imprégnés de science-fiction, fascinés par les engins spatiaux ou les calculateurs électroniques, et imprégnés des thèses de l'Independent Group, constitué la décennie précédente autour du critique Reyner Banham et des architectes Peter et Alison Smithson. Celui-ci s'était

employé, avant eux, à volatilisier les canons savants de la culture classique au profit d'un rapprochement avec les objets de consommation de masse. La porte était grande ouverte à une critique radicale et gaie, comme aux spéculations les plus audacieuses. Foin de l'histoire et des histoires : le monde s'homogénéise, déjà emporté vers une globalisation qui ne connaît pas encore son nom. Au long

d'une dizaine de numéros irrégulièrement étalés jusqu'en 1974, Archigram déclina des projets utopiques, où se mêlent les idées d'urbanisme « unitaire », prôné par les Situationnistes, à celles d'urbanisme « indéterminé », proclamé par un Yona Friedman. Aux côtés de la Plug-in City, ville des branchements proposée par Peter Cook en 1964, ou de la Computor City, de Dennis Crompton, la

Walking City de Ron Herron correspond à l'idée d'une mobilité accrue. Archigram surprend encore aujourd'hui, tant par la radicalité de sa critique que par la fécondité des images et des idées qu'il a avancées. En témoignait, en 1982, le film Blade Runner, où tournoyaient des vaisseaux aux pattes télescopiques, ou le Centre Pompidou, qui l'a célébré dans l'exposition « Les Années Pop ». JPR



DOCUMENT : CENTRE GEORGES POMPIDOU.

L'octopode cuirassé de la Walking City abrite une capitale d'après l'apocalypse, capable d'enjamber le désert comme d'aller sucer les métropoles stupidement collées à la terre.

➡ Van Lieshout, plus grinçant, rappelle que le nomadisme est question de survie (voir p. 20). Il a multiplié, en complément de ses mobil homes conçus en fait pour des lendemains de catastrophe, les inventions d'armes de poing ou les traités pour tuer le cochon sans lesquels le nomade ne saurait se débrouiller. Tant il est vrai que seul un chasseur peut faire un bon caravanier. La technologie sophistiquée qu'exploite Van Lieshout

pour ses constructions s'accompagne de la rudesse d'un mode de vie où l'homme est un loup pour l'autre. Une autre manière de se mouvoir est de rester cloîtré chez soi, à condition d'être relié à l'univers, par l'intermédiaire des technologies de la communication. Soit à rester câblé, connecté et branché. La distance qui sépare alors d'un monde inquiétant et omniprésent est d'autant plus rassurante *suite p. 20*

Pour le nomade, bricolage et débrouillardise



⇒ qu'il reste possible de l'effacer en l'éteignant. Pareille mobilité est ainsi plus facile, qui semble mettre à l'abri du risque en rendant le monde factice. À cet isolement répondent les meubles à roulettes, les plats tout préparés livrés à domicile, les programmes télévisuels, Internet et les satellites. Le monde entier se déplace pour que puisse bouger sans se mouvoir le nomade immobile. Mais déjà, les objets, insidieusement,

effacent le dilemme entre départ et réclusion. L'essor des portables et autres emblèmes de la mobilité rendent caducs le repli et la retraite. Les objets se miniaturisent pour mieux se transporter, deviennent éphémères pour moins encombrer. Ils se mettent en mouvement pour suivre le mouvement, sont saisis à leur tour par l'envie de bouger avec celui qui bouge, à moins que ce ne soit l'inverse...

sont des questions de survie

Le mobil-home versatile de Joep Van Lieshout



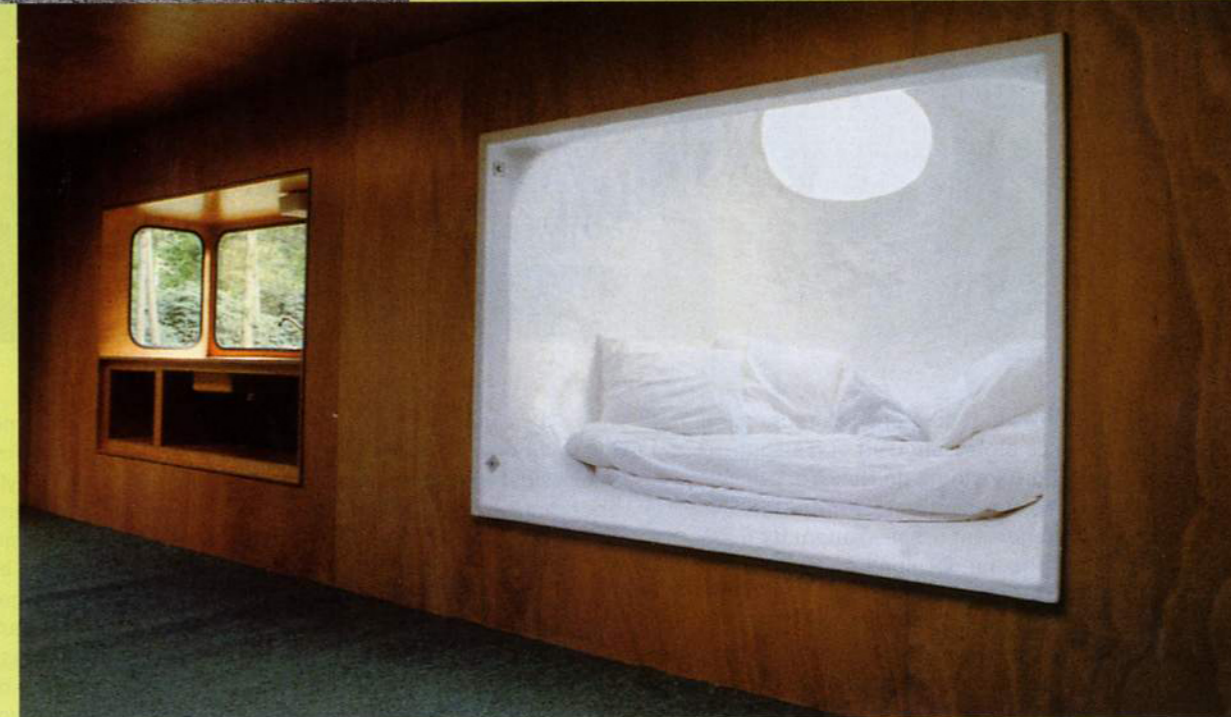
L'humour éclaire l'œuvre de cet architecte hollandais. Le mobil-home pour rouler sa bosse qu'il a imaginé pour Kroller Muller en fait une magistrale démonstration. Le concept ? Créer une unité d'habitation multifonctionnelle et versatile : habitat temporaire ou permanent, résidence secondaire, abri de fortune, villa somptueuse, bureau, garçonnière. À chacun de nos pas autour de cette construction « faite main », on découvre une variété de formes qui se greffent sur une structure de base, peinte en jaune. Chaque appendice a une fonction. Car au-delà de la réussite plastique, lumière, matière, couleurs, reliefs,

et de l'innovation tous azimuts – les compartiments sont détachables –, ce mobil-home masque une gestion de l'espace performante et efficace : une extension verte en fibre de verre abrite la salle d'eau. À côté, une cabane de jardin en bois. Dans l'alcôve orange se loge un bloc kitchenette. Puis soudain, la dissonance est jubilatoire. Une protubérance jaune, brillante, alarmante, contraste avec le reste de cet ensemble aux surfaces calmes. Cette capsule au relief en décomposition abrite le coin-lit blanc, pur, aussi apaisant que l'intérieur est menaçant. Une parodie de la pureté et du chaos ?

Isabelle Forestier

Sur chacune des ouvertures de la maison mobile de Van Lieshout se greffe une bulle, une cabane ou un bidule. Chacune correspond à l'univers spécifique à sa fonction. Chacune convoque une poésie et une technologie particulières, sur le registre de l'humour dont ne se départit pas son créateur.

RIJCKSMUSEUM KRÖLLER MÜLLER, OTTERLO. PHOTOS : AVL



Les choses se font faciles, en apparence. Elles cherchent pour cela à résoudre les paradoxes et les périls (voir « Mobile, fragile », p. 26) qu'implique le nomadisme. Comment être instables mais sûrs, réduits en restant confortables, solides tout en étant légers ? Futiles et néanmoins utiles, polyvalents et adaptés, adaptables et fonctionnels, autonomes et durables, consommables et authentiques ? Les réponses sont trouvées dans l'extrême :

ce sont les combinaisons, les attirails et les panoplies des explorateurs (voir p. 24) qui servent de modèle. Resterait, pour les plus frileux ou les plus sages, à voyager dans son jardin, en compagnie, à la manière de Candide. Les cabanes d'Allan Wexler (voir p. 22) sont construites pour ces innocents revenus de tout. Ils ont appris de leurs périples que le dépouillement est l'apanage des vrais nomades.

Jean-Paul Robert